

Geraldine Finn (dir.) : *Limited Edition : Voices of Women, Voices of Feminism*

Roberta Mura

Volume 7, numéro 2, 1994

Représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057805ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057805ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mura, R. (1994). Compte rendu de [Geraldine Finn (dir.) : *Limited Edition : Voices of Women, Voices of Feminism*]. *Recherches féministes*, 7(2), 170–174.
<https://doi.org/10.7202/057805ar>

féministe (GIERF) et l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF) de l'Université Laval et l'Institut Simone-De Beauvoir affilié à l'Université Concordia, souvent créés pour pallier le peu de visibilité historique des femmes.

Dans le domaine de la justice, au début des années 1940, Jeanne d'Arc Lemay-Warren et sa soeur étaient les seules étudiantes à la Faculté de droit de l'Université Laval; les hommes se demandaient encore si ce n'était pas exagéré pour des femmes de s'adonner à ce travail intellectuel! M^{re} Elisabeth Monk, première avocate du Québec, ne pouvait signer des procédures car elle n'était pas admise au Barreau. En 1990, Sylviane Borenstein a été la première femme à présider le Barreau du Québec. L'ouvrage « Pionnières québécoises » montre aussi que d'autres femmes posent des questions et prennent la parole à travers la culture et les médias : des compositrices, des poètes, des écrivaines, des éditrices, des journalistes ou des animatrices. Les femmes cinéastes produisent et réalisent des films qui traitent des préoccupations des femmes; elles restent cependant généralement absentes des postes de pouvoir dans ce domaine. Par ailleurs, qu'en est-il du pouvoir féminin en politique? Malgré nombre d'obstacles à l'entrée des femmes dans ce secteur et leurs propres craintes, un nombre sans cesse grandissant d'entre elles font leur marque en politique et acceptent de prendre la route conduisant au pouvoir. Selon Pierre Drouilly et Jocelyne Dorion (p. 334), « [les députées étaient] en si petit nombre jusqu'à la fin des années 1970 qu'elles furent des "femmes alibi" ». Mais il semble bien, à leur avis, que les années 1980 marquent l'installation définitive de celles-ci dans la sphère politique.

Malgré les progrès des 20 dernières années, les défis sont nombreux au seuil de l'an 2000; selon Mme Monnet-Chartrand, il reste encore un nombre considérable de problèmes à régler collectivement : pensions alimentaires non perçues, femmes âgées vivant en dessous du seuil de la pauvreté, aucun congé de maternité pour les travailleuses de certains secteurs. Cependant, affirme-t-elle, « le féminisme n'est pas mort [...] Il revêt de nouvelles formes d'expression [et] mène à des actions solidaires, vers une quête [...] de justice sociale ».

Marthe Bergeron
Musée de la civilisation
Québec

Geraldine Finn (dir.) : *Limited Edition: Voices of Women, Voices of Feminism*. Halifax, Fernwood Publishing, 1993, 399 p.

Geraldine Finn présente *Limited Edition* comme un recueil d'essais destiné à servir d'introduction au féminisme et aux *Women's Studies*. Le titre choisi veut rappeler que les propos des auteures sont inévitablement « limités » par leur situation politique et sociale particulière : si être féministe signifie pour elles prendre position pour les femmes (« to take the standpoint of women »), explique Geraldine Finn, cela ne présuppose pas qu'il existe une perspective ou des expériences communes à toutes les femmes, autres que la subordination qui leur échoit dans une société qui fonctionne selon le sexe.

L'ouvrage comprend 22 chapitres signés par Michèle Bourgon, Judy Brundige, Susan Cole, Joanna Dean, Marymay Downing, Mary Eaton, Joy Fedorick, Naomi Goldenberg, Nancy Guberman, Peggy Kelly, Anna Lattanzi, Helen Lenskyj, Marilyn MacDonald, Martha MacDonald, Suzanne Mackenzie, Heather Menzies, Patricia Monture, Rosemary Murphy, Marilyn Porter, Pamela Sachs, Pat Smart, Susan Sorrell, Caryll Steffens et Jill Vickers. Quelques auteures empruntent la voie de la fiction ou de la conversation plutôt que le style classique de l'essai, et le dernier mot appartient aux poèmes de Joy Asham Fedorick. Geraldine Finn a rédigé des textes de présentation substantiels (une introduction générale et une introduction à chacune des quatre parties de l'ouvrage) qui donnent un excellent aperçu du contenu des divers chapitres.

Les trois premières parties de l'anthologie, aux frontières plutôt artificielles, sont consacrées respectivement à la « politique du personnel », à la « politique de la science » et à « la politique du savoir ». Elles comprennent des écrits exposant chacun un point de vue féministe sur un champ d'expérience, d'activité ou d'étude : on y traite ainsi du travail des mères et des infirmières, de religion, de musique populaire, de technologie, de science politique, d'économie, de sciences naturelles, d'environnement urbain, de littérature, de psychanalyse, de sport, de sociologie et de service social. La quatrième partie, la « politique du féminisme », donne la parole à des femmes des Premières Nations et à des lesbiennes¹.

L'ouvrage est de qualité inégale, des articles originaux et bien argumentés en côtoyant d'autres plus faibles. Plutôt que de les commenter de façon systématique, je m'arrêterai ici sur trois caractéristiques générales communes à leur ensemble. Celle qui m'a le plus frappée est la façon dont bon nombre d'auteures ont su intégrer leur expérience personnelle à leur discours théorique. Ainsi, Marymay Downing ou Marilyn Porter, par exemple, ne se contentent pas d'exposer les critiques et les propositions féministes concernant la religion ou la sociologie : elles décrivent également l'une, son parcours spirituel et l'autre, le cheminement qui l'a conduite à devenir sociologue et son évolution à l'intérieur de cette profession. Cette approche, qui se situe en plein dans la tradition féministe qui consiste à effacer la démarcation entre le privé et le public, rend les textes plus vivants et permet de mieux comprendre et évaluer les propos de chaque auteure. Ainsi, savoir que Susan Cole a fait partie d'un groupe rock et que Peggy Kelly a été technicienne dans un studio de télévision m'a fait mieux apprécier ce qu'elles ont à dire l'une sur la musique populaire et l'autre sur la technologie, même si j'aurais souhaité un traitement plus rigoureux et un développement théorique plus approfondi de leur sujet. En tant que chercheuse, j'ai été particulièrement intéressée par l'analyse que Heather Menzies fait de sa propre pratique de recherche et de l'application du féminisme à ce domaine d'activité.

Une deuxième qualité de *Limited Edition* est son accessibilité. En conformité avec l'intention de s'adresser à un public peu familiarisé avec le féminisme et les *Women's Studies*, la plupart des auteures ont opté pour un style

1. Un troisième groupe particulier a trouvé place, indirectement, dans *Limited Edition* : celui des étudiantes. Bien qu'elles ne prennent pas la plume en vue de faire connaître leur point de vue en ce sens, des étudiantes sont responsables de quatre chapitres, dont tous ceux qui portent sur l'expérience lesbienne.

et un discours relativement simples et ont réussi à produire un volume qui, en général, se lit facilement. Occasionnellement, ce choix a pu entraîner un certain manque de nuances et de retour critique sur les concepts utilisés. Par exemple, dans tout l'ouvrage, le terme « sexe » est associé aux différences biologiques et le terme « genre » aux différences sociales (ex. : p. 9, 89, 175) sans que nulle part on ne fasse allusion à la construction sociale des concepts de sexe et de différence biologique. Pire encore, il n'y a aucune remise en question de la notion de race, comme si les catégories des « femmes blanches » et des « femmes des Premières Nations », entre autres, n'étaient pas scientifiquement, politiquement et moralement discutables. Autres exemples de simplifications exagérées, à mon avis : la description de l'évolution des *Women's Studies* comme une radicalisation croissante (p. 4-7), l'opposition manichéenne entre la philosophie de la santé en science infirmière et en médecine (p. 57-59), l'affirmation que le sexisme est la cause de l'écart entre l'image de la science et son fonctionnement réel (p. 174), etc. Les glissements de la simplicité au simplisme demeurent quand même rares, et bien des auteures font preuve de talent en exposant avec clarté des idées complexes sans les déformer. L'essai de Jill Vickers est exemplaire en ce sens : elle y explore de façon aussi rigoureuse que captivante la possibilité que la nature même de la science politique empêche d'élaborer une approche féministe à l'intérieur de cette discipline.

Un troisième point de convergence de plusieurs textes est le souci d'« inclusion » dont ils témoignent. Comme beaucoup d'ouvrages féministes de la dernière décennie, *Limited Edition* manifeste la préoccupation d'intégrer des femmes ayant des origines et des expériences différentes. Jusque dans le titre, on y souligne qu'aucune femme ne peut prétendre parler au nom de toutes les autres. La sororité universelle n'est plus de bon ton. Elle a été reconnue comme illusoire ou, pire, comme l'arrogance de vouloir imposer à toutes les femmes le point de vue des plus privilégiées. On l'a donc rejetée en faveur de la célébration de la diversité, célébration toutefois teintée du malaise de savoir que les opprimées peuvent à leur tour être des oppresseuses. On s'efforce alors de donner la parole aux femmes marginalisées, on s'attend même à découvrir chez elles le contre-savoir qui serait le plus précieux dans la lutte contre le patriarcat². Ce mouvement vers une plus grande ouverture et une plus grande sensibilité comporte malheureusement lui aussi quelques dangers, notamment celui d'émousser notre esprit critique de peur d'« exclure » d'autres femmes et celui d'étendre le sens du féminisme jusqu'à le faire éclater. Le respect de la diversité implique-t-il l'aval de tout ce qu'une femme défend, sur la seule base de sa condition de femme ? Que signifie prendre position pour les femmes quand on reconnaît que leurs intérêts peuvent être divergents ? Ce sont, à mon avis, des questions cruciales auxquelles doit faire face le féminisme aujourd'hui. J'ai été un peu déçue de ne pas les voir abordées explicitement dans *Limited Edition*, même si je comprends que leur complexité a pu dissuader de le faire des auteures qui s'étaient donné l'objectif de produire un ouvrage facile d'accès.

J'ai bien apprécié, par contre, que chacun des groupes « marginaux » inclus dans l'ouvrage, celui des femmes des Premières Nations et celui des lesbiennes, soit représenté par plus d'une seule voix, de façon à laisser entrevoir

2. Il y a là une embûche : dès qu'une femme prend la parole en public, elle devient par le fait même moins marginalisée, et son lien avec son groupe d'origine en est modifié.

la variété qui existe à l'intérieur de ceux-ci et à faire ressortir l'individualité des auteures qui, autrement, risquerait d'être masquée par leur rôle de porte-parole. Ainsi, être une femme des Premières Nations n'a pas le même sens pour Patricia Monture et pour Judy Brundige. La première met l'accent sur la tradition d'égalité entre les sexes chez son peuple (« We do not need to be feminists because we were born equal [...] Discrimination against women has its roots across the ocean and not on Turtle Island [le continent nord-américain] », p. 334), alors que la seconde prête davantage attention à la situation actuelle d'inégalité (« on the reserves [...] Native women were considered second-class citizens [...] They never asked your advice if you were a woman; you were never asked to participate other than as workers or helpers », p. 382). Quant aux solutions, Monture mise sur la souveraineté des Premières Nations, tandis que Brundige insiste davantage sur le retour des femmes à leur rôle d'éducatrices plutôt que sur leur engagement politique :

I feel quite strongly that we Native women were not put on this earth to be the political people that we are trying to become. That doesn't mean we don't have a lot of political ideas and opinions. It's just that these ideas can be best recognized through the system that is already there : by Native women working as a support group for our Native men; by them going back to be warriors and we being the mainstay of the family. Let them do the arguing and fighting and let us return to guiding and rearing the young (p. 385-386).

Malgré l'importance accordée aux spécificités sociales et politiques, le fait que toutes les auteures soient canadiennes (du moins, elles résident et travaillent au Canada) n'est pas souligné dans le volume, et celui-ci n'est pas annoncé comme ayant une perspective canadienne. Comme d'habitude, les références à des écrits canadiens-français sont rares, sauf, évidemment, dans le chapitre sur la littérature québécoise. Même les ouvrages canadiens-anglais sont relativement négligés : par exemple, aucun des articles sur la science et la technologie ne mentionne les travaux de Margaret Benston ou ceux d'Ursula Franklin.

Il n'est pas facile de tirer une conclusion à propos de *Limited Edition*, car il s'agit d'un travail volumineux qui insiste sur la multiplicité des voix et qui ne recherche pas le consensus. Bien sûr, les thèses de certaines auteures m'ont laissée perplexe³, mais ce genre de réaction chez les lectrices et les lecteurs semble avoir été prévu et même être bienvenu, puisque Geraldine Finn nous invite à nous joindre à la « conversation » en rejetant, autant qu'en confirmant, ce qui nous est proposé (p. 9). Par contre, j'ai remarqué dans l'ouvrage quelques imprécisions qui ne me semblent pas réductibles à une divergence d'opinions : par exemple, c'est tout simplement faux d'affirmer que, dans le système scolaire actuel, le développement des habiletés mathématiques des filles soit de beaucoup inférieur à celui des garçons (« girls fall far behind boys in their math skills in our present school system », p. 158). Enfin, comme d'autres ouvrages

3. C'est le cas, notamment, de l'interprétation des sports comme une métaphore sexuelle proposée par Naomi Goldenberg (pourquoi pas une métaphore de la guerre ou de la chasse?), ou de la solution aux problèmes de l'environnement urbain esquissée par Suzanne Mackenzie dans son conte d'anticipation et qui consiste à se débrouiller pour survivre parmi les ruines que deviendront nos villes dans quelques années...

de son genre, *Limited Edition* a connu plusieurs années de gestation. Certains chapitres ont été écrits jusqu'à cinq ans avant la date de publication et auraient eu davantage à être mis à jour avant d'aller sous presse.

Somme toute, malgré ses limites, *Limited Edition* demeure un recueil de textes riche et varié qui pourra être employé avec profit dans un cours d'introduction aux études féministes. Grâce à la diversité des thèmes abordés, même les lectrices et les lecteurs qui ont dépassé le stade de l'initiation sauront y trouver des sujets d'intérêt.

Roberta Mura
Département de didactique
Université Laval

Christine Bolt : *The Women's Movement in the United States and Britain from the 1790s to the 1920s*. Amherst, University of Massachusetts Press, 1993, 390 p.

Dans un article récent de *Recherches féministes*, Louise Toupin se demandait : peut-on faire l'histoire du féminisme ? Elle observait que les cadres théoriques utilisés pour appréhender l'historicité de ce mouvement social manquaient de rigueur et dépendaient davantage de la conjoncture idéologique où se trouvent les historiennes que de la globalité de la réalité historique. Après plusieurs autres (Harding 1986; Allen 1990), elle soulevait la difficulté de bien théoriser et contextualiser l'émergence et le développement du féminisme. L'ouvrage de Christine Bolt vient certainement confirmer cette constatation, mais malgré tout sa lecture reste importante à cause de l'abondante mine d'informations qu'il contient.

Le mot « *féminisme* », on le sait, est apparu autour de 1882 en France, mais il venait tardivement nommer un mouvement déjà presque centenaire et on a débattu abondamment, dès la fin du XIX^e siècle, de son exacte signification. Les dictionnaires lui ont donné une signification étroite polarisée sur le concept d'égalité. Depuis quelques décennies, on lui a substitué l'expression « *mouvement des femmes* », qui a l'avantage de n'avoir pas été encorsetée dans les définitions du dictionnaire et d'englober des analyses différentes et des expériences beaucoup plus polyvalentes de l'activité politique et sociale des femmes. C'est sans doute la raison qui a fait choisir cette expression à Christine Bolt, pour son récent ouvrage qui étudie la période 1790-1920 en Angleterre et aux États-Unis. Strictement parlant, l'expression « *mouvement des femmes* » n'était pas employée durant cette période. Mais pourquoi s'en formaliser ? Le langage, on le sait, fait partie des structures dominantes qu'il est urgent de déconstruire, tout comme les définitions du dictionnaire.

L'historicité du féminisme et du mouvement des femmes constitue sans doute une des énigmes les mieux gardées de la connaissance historique : tout d'abord parce que les ouvrages officiels d'histoire font peu de place à l'activité politique et sociale des femmes; ensuite, parce que les racines idéologiques de la conscience féministe viennent à peine d'être explorées (Lerner 1993); enfin, parce que les femmes ne viennent que de commencer à se poser comme sujet de la connaissance historique. L'ouvrage de Bolt manque un peu de précision et d'envergure dans son cadre théorique. Toutefois, sa patiente recherche ratisse